

nombreux actes d'échanges de terrains par vente ou héritage entre la commune ou des particuliers de Savièse et ceux de Gsteig, en 1400, 1461, 1502, 1517, 1645, etc.

Aujourd'hui les Saviésans possèdent des mayens et des alpages sur Gsteig à Lengenmatten, Walliser Windspillen, Weissefluh, Communesse, Burg, et aussi du côté du Pillon: Les Ertets, Hexenboden, Griden.

Autrcfois le passage du Sanetsch était très utilisé comme voie commerciale. Nombre de paysans du Valais faisaient à pied, lourdement chargés, les 20-24 heures de marche (aller-retour) pour un bénéfice minime. Souvent ils utilisaient des mulets.

Ce col a aussi servi à plusieurs reprises comme voie militaire, en particulier en 1475, par des troupes de Soleurois et de Bernois venant au secours des Haut-Valaisans contre les Savoyards qui furent battus.

Aménagements hydroélectriques. Les eaux de la Morge sont captées à la Zandra et conduites par un tunnel à Derborence où elles se joignent à celles de la Lizerne pour alimenter la centrale d'Ardon.

Les Forces Motrices Bernoises construisent un barrage vers la base du vallon supérieur de la Sarine, sur le territoire de la commune de Savièse. Le bassin d'accumulation envahira une partie de l'alpage de Genièvre, mais il n'enlaidira pas le paysage, au contraire il l'embellira.

ADIEUX AU BISSE DE SAVIESE

par Louis Seylaz

Samedi 25 avril 1934 avait eu lieu la dernière bénédiction du bisse de Savièse suivie de sa mise en charge. M. Louis Seylaz avait consacré à cette pittoresque cérémonie un très bel article dans la *Gazette de Lausanne*. 27 ans se sont écoulés depuis, la plupart des Murithiens qui avaient participé à notre excursion à travers ce bisse nous ont quitté. Je pense que ceux d'aujourd'hui seront heureux d'en prendre connaissance.

Ce dimanche d'avril, M. le curé de St-Germain en Savièse a annoncé à la population, à la fin de son prône, que les travaux de réfection du bisse commenceraient le lundi suivant. Cet aqueduc célèbre par son audace et son antiquité — il date de 1430 — amène sur le plateau saviésan les eaux des glaciers du Brotzet et de Zanfleuron, en leur fai-

sant franchir les formidables escarpements qui dominent la vallée de la Morge. Les frais d'entretien s'élèvent, bon an mal an, à 10'000 francs. Pendant l'hiver, en effet, les avalanches, les chutes de pierres ou de glaçons causent des dommages à la conduite; le soleil, dardant ses rayons obliques contre les parois, gauchit poutres et planches. Le printemps venu, il faut tout remettre en état. Ces travaux s'exécutent sous la direction du métral du bisse, assisté d'un état-major de deux « procureurs » et deux « arziens ». Tout comme celle des autorités municipales, l'élection du métral donne lieu à d'ardentes rivalités, mais celui-ci une fois choisi, sa suprématie est reconnue par tous, et ses ordres obéis avec une discipline absolue. C'est que le bisse est pour Savièse ce que le Nil est pour l'Égypte: c'est la fertilité, c'est la vie, c'est le pain et le vin.

Aussi, alors qu'il est difficile, à Savièse de trouver des ouvriers à 10 ou 12 fr., le métral en a tant qu'il veut à 4 fr. la journée. Chaque famille tient à devoir d'en envoyer un ou deux, hommes ou femmes. Ils sont parfois jusqu'à deux cents rassemblés devant la chapelle Ste-Marguerite, patronne du bisse. Le métral distribue à chacun sa tâche. De la prise d'eau, là-haut, au pied du Sanetsch, jusqu'au débouché sur le plateau, sur plus de sept kilomètres, il faut réparer, reconstruire, vérifier chaque portant, chaque poutre, chaque planche, radouber tous les joints avec des ramilles de sapin ou de mousse. Lorsque tout est terminé vient alors la « levée du bisse », c'est-à-dire la mise en charge. Événement important en même temps que cérémonie religieuse, journée de dur travail, de dangers constants, mais jour de fête aussi lorsque tout marche à souhait et que l'eau arrive. Jour d'anxiété enfin, pour les chefs, car nul ne sait comment le canal va se comporter.

Curieux de la vie montagnarde, nous avons voulu assister à cette opération extraordinaire. L'intérêt de cette journée était d'autant plus grand qu'elle a eu lieu, le samedi 28 avril, pour la dernière fois. On a percé, sous le Prabé, un tunnel de plusieurs kilomètres, qui conduira l'eau de la Morge directement sur le versant de Savièse. A l'automne, le vieux bisse, cinq fois centenaire, sera abandonné pour toujours. Pendant des années encore, le chenal désaffecté restera accroché aux parois du Prabé, jusqu'à ce que le temps inexorable ait fait disparaître à tout jamais ce témoin de la prodigieuse audace, de l'invincible ténacité d'une commune alpestre.

Dès l'aube, accompagné du curé, nous montons à la chapelle Ste-Marguerite. La plupart des ouvriers sont déjà là, hommes et femmes. Arrive le métral, puis un mulet chargé de provisions, tonnelets de fendant, fromage pour la raclette, etc. Avant de commencer la journée,

tout le monde se rassemble pour la messe, accompagnée d'une prière spéciale invoquant la protection divine sur les hommes, pour les garder de tout accident. Après quoi, chacun vaque à la tâche fixée par le métral. Nous allons le long du bisse, dans une admiration croissante pour les hommes qui, avec les moyens primitifs d'il y a cinq cents ans, ont osé concevoir cette entreprise et l'ont réalisée. L'étroit chenal court au travers des immenses parois grises, tantôt taillé dans la roche même, tantôt suspendu à des poutres fichées dans la pierre; il enjambe des couloirs sur des ponts hardis, contourne un éperon, s'accroche sous l'auvent d'une saillie surplombante. Une mince planche suit le chéneau: c'est l'unique chemin. Les ouvriers y circulent, transportant des pièces de bois; des jeunes filles vont avec des brassées de rameaux de sapin pour boucher les dernières fissures, ou bien chargées de sacs de terre brune, une sorte d'humus léger qu'elles sont allées chercher dans la forêt, autour des vieux troncs. On verse cette poussière dans le bisse pour former le « béra » = le bélier. Les Saviésans ont vu dans le front arqué de la colonne liquide, dont le courant va plus vite au centre que sur les bords, une certaine ressemblance avec le bélier, aux cornes arquées, qui s'élançe avec force contre son adversaire.

A midi, tout le monde se retrouve à la prise d'eau. Un grand feu est allumé sur la digue, et bientôt la raquette est servie à la ronde, alternant avec les barillets où chacun boit à même. Les brouillards qui nous ont emprisonné ce matin se sont dissipés; il fait soleil. Mais l'heure est là. Des ouvriers sont allés dériver la Morge dans le lit du Nettage. Serrés sur une étroite plateforme surplombant la gorge, les hommes s'agenouillent pendant que le curé prononce la bénédiction du bisse. Puis chacun étant à son poste, sur un signe du métral, on ferme l'écluse de vidange. C'est le moment pour les quatre « vouasseurs » (pataugeurs), d'entrer en action. Pendant que l'un d'eux s'accroupit dans le chenal et l'obstrue de son corps pour arrêter le front de la colonne liquide, les trois autres sautent dans le flot glacé et pataugent dans l'humus brun pour en activer le mélange avec l'eau. Il en résulte une sorte de vase très fluide, un ruisseau limoneux. Ce limon doit colmater toute la conduite; en s'agglutinant aux aiguilles de sapin qui garnissent les fissures, il finit par les obturer parfaitement en quelques secondes. Mais le bisse ne doit pas déborder. Sitôt que l'eau est étale, le métral crie un ordre, et le bouchon vivant saute hors du canal; un autre « vouasseur » l'a déjà précédé sur la passerelle et lutte de vitesse avec la tête du flot qui se précipite. De cinquante en cinquante mètres, l'opération se répète. Parfois la largeur du bisse est telle qu'ils doivent s'y mettre

tous quatre, arc-boutés épaule contre épaule. L'eau arrive, poussant devant elle une masse brunâtre et fangeuse : le « bera ». Elle leur monte à la taille, puis jusqu'à la poitrine. ruisselle entre leurs genoux serrés. Ils s'accrochent au rocher, aux poutres, pour résister à la poussée, jusqu'au cri du métral : « Lé bon ! Via ! » Et les voilà partis pour recommencer cent pas plus loin.

Après un repas des plus copieux, car ils ont pris la raclette jusqu'à ne plus pouvoir souffler, ces quatre hommes vont pendant près de trois heures se tremper jusqu'à la poitrine dans cette eau de neige. Quelle constitution, quel sang ont-ils donc pour supporter une telle épreuve ! Leurs pères l'ont fait depuis cinq cents ans ; le bisse l'exige. On ne discute pas ; on ne se plaint pas. Au contraire, les plaisanteries, les bons mots fusent, et les moins gais ne sont pas les « vouasseurs » emboués et ruisselants. L'un d'eux, tout en trottant, appuie ses lèvres au barillet, l'autre attrape une lampée d'eau-de-vie avant de se replonger dans le courant qu'il doit arrêter. C'est pour le bisse.

Ce qui est remarquable, c'est de voir la manière dont celui-ci se comporte, et l'on se rend compte de l'excellence de la méthode employée. Au premier instant, l'eau gicle par toutes les fentes et par tous les joints, comme d'une immense écumoire, et tombe avec un bruit de mitrailleuse le long des rochers. Mais trente secondes ne sont pas écoulées que tout s'apaise graduellement ; au bout de quelques minutes, cette section est parfaitement étanche. Le métral dirige la manœuvre ; ses aides vont, viennent, surveillent, glissent une branchette dans quelque fuite obstinée. Au milieu du parcours, on a établi un barrage provisoire, pour permettre aux pataugeurs de reprendre haleine. Les jeunes filles ont apporté, du chalet de Brac, de grands récipients de café bouillant, pour réchauffer les uns, désaltérer les autres. Dix minutes de répit, puis l'écluse est levée, et la course reprend, ponctuée des arrêts nécessaires.

Via ! Via ! L'eau n'attend pas et fonce en avant, pressée, chassant le « béra ». A côté d'elle, alourdis par leurs habits trempés et fangeux, les « vouasseurs » galopent lourdement ; à leur suite le métral, le curé, les aides, les jeunes filles, tout le monde court sur l'étroite passerelle glissante, sur les poutrelles branlantes, insouciant de l'abîme bleu béant sous leur pas, pour suivre, arrêter, surveiller, capter et dompter le précieux ruisseau. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, la sûreté de pied ou l'indifférence au danger.

L'eau afflue toujours abondante. Le bisse tient bon. Via ! Via ! A mesure qu'on approche de la sortie de la gorge, ce cri se répercute toujours plus joyeux, le long des parois. Saviésans et Saviésannes s'amu-

sent comme des enfants sur l'étroite banquette dominant le précipice. Enfin, un brusque contour et voici sous les mélèzes la chapelle Ste-Marguerite. Un grand feu brûle tout auprès, où les « vouasseurs » pourront réchauffer leur corps transi. Pour le moment, ces humbles héros boueux ne semblent pas pressés de quitter leur bain à 4 degrés, et jouent à éclabousser leurs voisins, aux grands éclats de rire de la galerie.



La levée du bisse est chose faite. Le ruisseau calmé roule maintenant ses eaux dociles vers les prés où commence son rôle fertilisateur. Après l'eau, le vin vient récompenser les hommes de leurs efforts. Les tonnelets sont en perce, les channes circulent. Tous les visages rayonnent. Monsieur le curé est heureux de n'avoir pas d'accident à déplorer. Le métral est fier du succès de l'opération. Tandis que la fête continue sous les mélèzes, les citadins que nous sommes reprennent le chemin de la plaine gardant le souvenir du magnifique exemple de travail, de solidarité, de dévouement à la chose publique que ces simples montagnards viennent de leur donner.

OBSERVATIONS DE SCIENCES NATURELLES

par Ignace Mariétan

Les 9 et 29 mai 1961 on a lâché 8 bouquetins au Val de Moiry, 5 mâles et 3 femelles, provenant du district franc fédéral du Pleureur. Le 21 juillet 1961, je vois 6 bouquetins traversant un gros névé vers 2700 m. sous les derniers rochers de la Garde de Bordon (Anniviers). Il n'y avait pas de confusion possible avec des chamois, j'ai distingué nettement les grandes cornes se profilant sur la surface blanche du névé. Deux étaient plus petits je ne leur voyait pas les cornes, probablement des femelles. Ils étaient en colonne de marche, celui de tête, le guide, à une cinquantaine de mètres en avant des autres qui suivaient espacés de 3 m. environ. Je les ai perdu de vue dans les rochers. Malgré des observations attentives et nombreuses poursuivies jusqu'au 15 septembre, je ne les ai pas revus. Je me suis demandé s'ils seraient allés jusque dans les rochers au-dessus du Petit Muntet, l'arête supérieure porte le nom des Bouquetins, donc il y en avait là autrefois. Ou bien